

# Pierre Alechinsky intime chez Boghossian

La fondation bruxelloise réunit une centaine d'œuvres de l'artiste belge, dont certaines ont été rarement, voire jamais montrées

ART

BRUXELLES - envoyé spécial

**L**'« Pinceau voyageur » : c'est le titre d'une gravure que Pierre Alechinsky, né en 1927, réalisa pour l'atelier de chalcographie (gravure sur cuivre) du Musée du Louvre, en 1998. C'est aussi celui choisi par la commissaire d'exposition, Catherine De Brackeleer, pour l'accrochage d'une centaine d'œuvres de l'artiste à la Fondation Boghossian de Bruxelles. Elle montre un Alechinsky comme on ne l'a jamais vu : la fondation n'est pas un musée à proprement parler, mais une vaste demeure Art déco bâtie, au début des années 1930, par l'architecte Michel Polak, sur commande du baron Louis Empain. Récemment et remarquablement restaurée, elle n'en reste pas moins conçue comme une maison à vivre, luxueusement certes, mais dont les espaces répondent à des normes domestiques, pas muséales.

Imposable donc d'y envisager une rétrospective, même si toutes les périodes du peintre belge, même un dessin de nu réalisé à l'école d'art de la Cambre, en 1946, sont représentées, et si y tenter un accrochage chronologique. C'est donc un Alechinsky intime qui nous est proposé-là, avec, de surcroît, des œuvres rarement, voire jamais, montrées. Ainsi, la dimension variable des pièces détermine l'accrochage des œuvres : le rétro de la chapelle du rez-de-chaussée sont dévolus aux tableaux monumentaux, qui sont une initiation au

langage d'Alechinsky. L'un d'eux est justement intitulé *Vocabulaire* (1986). Il est divisé en trente-deux cases où figurent des motifs bleus, dont beaucoup sont récurrents dans son œuvre : l'arbre, le volcan en éruption, que l'on peut confondre avec les chapeaux emplumés des personnages de carnaval des Gilles de Binche, la pyramide à degrés, la cascade, les murs et les escaliers tordus, les spirales ou les formes serpentine.

La grande salle accueille aussi un clavier peint en 1986 par l'artiste, bon musicien, en collaboration avec le peintre et poète tchèque Jiri Kolar (1914-2002) : Alechinsky adore les travaux à quatre mains. Il aime encore plus les poètes : toute sa vie, il a travaillé avec eux et, en premier lieu, avec l'ami de ses débuts, Christian Dotremont (1922-1979). C'est lui qui l'a introduit auprès du groupe Cobra (pour Copenhague, Bruxelles, Amsterdam, d'où venaient les artistes fondateurs), dont il deviendra l'un des membres belges les plus actifs. C'est lui également qui a rédigé le commentaire, dit par Roger Blin, du film que fonda Alechinsky en 1957, *Calligraphie japonaise*.

**Dans la villa Art déco, impossible d'envisager une rétrospective, ni de tenter un accrochage chronologique**



« L'Or du rien » (1968), de Pierre Alechinsky. FONDATION BOGHOSSIAN/ALACHINSKY

L'artiste a découvert cet art au début des années 1950, alors qu'il étudiait la gravure à l'Atelier 17, créé par Stanley William Hayter, à Paris. Il y avait là un exemplaire de la revue *Bokubi*, animée par le calligraphe Morita Shiryu (1912-1998). Au même moment, il s'était lié avec le peintre (et poète) sino-américain Wallace Ting (1929-2010), qui l'avait initié aux versions chinoises de cette pratique. À l'époque, le Japon étant plus accessible que la Chine, c'est là qu'il choisit de se rendre (en bateau). Il n'y retourna jamais, mais fut définitivement marqué par ce qu'il y découvrit : un usage libre et dansant du pinceau.

**Les danses du pinceau**  
L'exposition montre heureusement deux peintures à l'huile des années 1950, certes enlevées, mais bien moins aériennes que ses encres. Là aussi, c'est l'ami Wallace Ting qui, lors d'un long séjour qu'Alechinsky fera à New York, lui offrit une solution à lui faisant découvrir la peinture acrylique, plus légère que l'huile traditionnelle, qu'il abandonne alors, tout comme il renonce à la toile au profit du papier.

Les pièces de la demeure du baron Empain sont toujours nommées en fonction de leur destination première. C'est ainsi que les œuvres précitées sont regroupées dans la « chambre nord ». Lui succède la « salle d'écriture », où Catherine De Brackeleer a accroché les œuvres peintes sur des cartes géographiques, des cartes d'état-major, des cartes marines, des cartes aériennes, sa manière de faire voyager plus loin son pinceau, un registre qu'il compare à du cabotage.

La « salle de bains bleue » reçoit très logiquement les carreaux de céramique peints à Grasse (Alpes-Maritimes), chez un spécialiste de cette technique, Hans Spinner, avec lequel il a aussi réalisé de petits livres de porcelaine, donc in-féuitables, qu'il nomme ses « livres illisibles ». Leurs titres ne le sont pas, et ils sont parfois délicats : *Amateur indéfini emmené entre deux gens d'art*, ou *Divers faits et, notre favori*. On est prié de tenir les siens en liesse... Suit la « chambre d'amis », où sont exposés ses grands estampages, des froissés sur une feuille de papier apposée sur diverses surfaces, banc concentrique, plaque

**Les salons de réception sont dévolus aux tableaux monumentaux, qui sont une initiation au langage du peintre**

d'égoût, reliefs des cloches de bronze chinoises, auxquels se superposent ou s'ajoutent ensuite les danses du pinceau.

Dans la « chambre de Monsieur » sont réunies des œuvres plus sombres, heureusement complètes, dans sa salle de bains, par d'autres parfois plus joyeuses et un tout petit chef-d'œuvre, *Matériel minimum* (1988). Il a choisi pour le réaliser un papier ancien, du XIX<sup>e</sup> siècle, peut-être pour l'inscrire dans une histoire de l'art : il représente une bouteille d'encre, un rectangle pour signifier une feuille de papier, ses petites lunettes rondes et

un pinceau, mais pas n'importe lequel. C'est celui qui lui a offert Morita Shiryu. Sur le manche de celui-ci, une inscription précise qu'il est « fabriqué avec les plus fines soies de chèvre, aussi douces que les poils pubescents d'une jeune fille ». Il l'utilise toujours.

La salle de bains, la chambre et le boudoir de Madame sont plus orientés vers la poésie. On y voit sa collaboration avec l'Israélien Amos Kenan, rencontré en 1958, homme de théâtre militant pour l'entente entre les Juifs et les Arabes, ou l'écrivain libanais Salah Stétié, chez qui chaque mot fait mouche : « Hommes sales pour guerre propre », « Dieu vous invite à Venise. Et là, il se met à pleurer », « La beauté désenchantée et le cinglant », « Je pense, donc je suis ». Au-dessus de ce dernier, Alechinsky a estampé une forme qui évoque un oiseau prenant son vol. On comprend mieux son amour des poètes. ■

HARRY BELLET

« Alechinsky. Pinceau voyageur », Fondation Boghossian-villa Empain, Bruxelles. Jusqu'au 16 mars. Villaeupain.com

## La chorégraphe Perrine Valli donne du mouvement à la sexualité

« Kantik », spectacle qui fait le lien entre sa pratique de la danse et son métier de sexologue, s'attache aux courants qui s'agitent sous la peau

RENCONTRE

**I**noubliable. C'est dire. En 2015, sur la scène du Nouveau Théâtre de Montreuil (Seine-Saint-Denis), une femme au soleil, chorégraphe de Perrine Valli d'après le tableau éponyme du peintre américain Edward Hopper (1961), pile et dépile les corps de deux femmes et de deux hommes dans un origami érotique insensé. Il fait beau, il fait chaud. L'attraction des uns et des autres se met en place dans une géométrie du désir aussi terriblement suggestive qu'impeccablement élégante. Jeux d'angles plus ou moins ouverts, diagonales des jambes croisant les parallèles des bras, des figures se dessinent et s'emboîtent, loin de tout cliché explicite et cru.

Ce spectacle solaire, qui opérait lentement, très lentement, la fusion irrésistible des lignes féminines et masculines, signalait la trajectoire axée sur la sexualité de l'artiste suisse depuis 2002. « C'est vrai qu'elle occupe une place centrale dans ma recherche, ainsi que les rapports femmes-hommes à travers différentes thématiques, dont

celles de la prostitution, de la séduction au Japon... », précise-t-elle.

On se souvient de la performance en duo *Je pense comme une fille enlève sa robe* (2009), d'après une phrase de Georges Bataille, et inspirée par les travailleuses du sexe, qui montrait une femme allongée, nue, bientôt couverte de figurines masculines en papier, sur fond d'une bande-son violemment crissante.

« Explorer l'inconscient »

Tendue entre abstraction et incarnation, cette quête trouve une issue logique. En 2017, Perrine Valli entame un cycle de cinq ans d'études en neurosciences, puis en sexologie et thérapie de couples au Cerpa, à Nice. Elle devient sexologue. Depuis 2020, parallèlement à son œuvre chorégraphique, elle ouvre un cabinet à Genève et donne des consultations. « J'ai suivi mon intuition, explique-t-elle. J'ai eu besoin d'explorer l'inconscient, l'énergie, pour mieux comprendre comment le corps et le mental fonctionnent ensemble et avoir une sorte de vision holistique de la sexualité. »

Celle qui lit beaucoup en créant ses spectacles, notamment les ouvrages *Le Toucher et l'Il y a du rapport sexuel* (Gallie, 1998 et 2001), de Jean-Luc Nancy, *La Dérivation masculine* (Seuil, 1998), de Pierre Bourdieu, ainsi qu'*Histoire de la sexualité* (Gallimard, 1976-1984), de Michel Foucault, souhaite s'attacher à faire surgir les courants qui s'agitent sous la peau, et plus précisément celui de l'énergie sexuelle. « J'ai toujours la même méthode depuis vingt ans, confie-t-elle. Je me réveille la nuit avec un rêve, je l'écris

intérieur, ajoute-t-elle. Mais on parle de la même chose : le flux de notre vie psychique. »

Les allers-retours harmonieux entre les deux pans de son quotidien irriguent la nouvelle pièce de Perrine Valli. À l'affiche du festival Faits d'hiver, à Paris, *Kantik*, pour onze jeunes danseurs et danseuses, s'attache à faire surgir les courants qui s'agitent sous la peau, et plus précisément celui de l'énergie sexuelle. « J'ai toujours la même méthode depuis vingt ans, confie-t-elle. Je me réveille la nuit avec un rêve, je l'écris

**« La thérapie extériorisée par la parole le monde intérieur, tandis que la danse met en scène ce monde intérieur »**

PERRINE VALLI

dans un cahier, et je le travaille en studio le lendemain avec les interprètes. Aujourd'hui, ce que me racontent les femmes dans mon cabinet se transforme dans des images qui n'ont rien à voir concrètement sur scène avec leurs histoires parfois très douloureuses, mais les nourrissent. »

Pour *Kantik*, elle a ainsi vu apparaître des loups, des masses de chair, des baisers, des plumes... « Il ne s'agit pas d'illustrer le sexe – on le voit assez partout –, mais de métaphoriser notre pensée sexuelle composée d'émotions, de peurs, de pulsions, de fantasmes... » Dans la foulée, Perrine Valli s'est risquée à créer une chaîne YouTube en 2023, dans laquelle elle entend aider tout un chacun à « embellir sa vie sexuelle et à se libérer des blocages » à travers des sujets comme « le mythe du bon coup ». Son désir de partager a eu raison de sa peur de parler de la sexualité publiquement. « J'ai dû m'adapter au monde des réseaux sociaux avec un mode plus cru, plus populaire. »

Le déclencheur de cette nouvelle activité ? Une vidéo à succès

indiquant aux femmes comment simuler l'orgasme. « Quand on sait que 50 % des femmes atteignent l'orgasme, contre 98 % des hommes, et qu'on encourage à simuler, cela pousse à rire », affirme-t-elle. Dans un contexte où le porno se banalise, notamment auprès de la jeune génération, Perrine Valli veut contrer les « nouvelles injonctions ». « Que le porno existe est une chose, mais qu'il devienne la norme en est une autre. »

Parallèlement, Perrine Valli a aussi gagné en indépendance. Le choix de cette double carrière l'a rendue « 100 % libre ». « Cette activité de sexologue me permet de ne plus dépendre uniquement de la production de spectacles pour vivre, insiste-t-elle. Cela me fait un bien fou. Je crée parce que j'en ai envie et besoin, pas pour assurer mes heures pour l'intermittence. Et cette liberté est fondamentale. » ■

ROSLA BOUSSEAU

*Kantik*, de Perrine Valli. Festival Faits d'hiver, Théâtre de la Cité internationale, Paris 14<sup>e</sup>. Les 13 et 14 février.